

Enzo Cormann

Le bousier

palimpseste

A Félix Guattari - tous ses devenirs, encore.

GUS. — C'est incroyable.

BEN. — C'est imprimé noir sur blanc.

GUS. — C'est impensable.

HAROLD PINTER, *Le monte-plats*.

Une façon de laboratoire, d'une propreté immaculée, carrelé de blanc, comportant deux postes de travail, équipés d'ordinateurs, derrière lesquels Gus et Ben, en blouses blanches, travaillent, debout, silencieux.

Cliquetis des claviers. Temps.

BEN. — Pfff ! Qu'est-ce que tu me dis de ça ? *(Lisant une note sur son écran.)*

Une bonne femme de quatre-vingt-sept ans qui habite au troisième étage d'un immeuble voulait aller faire ses courses. Mais l'ascenseur était en panne, tu me suis ? Elle ne savait pas comment faire pour descendre, alors elle a sauté par la fenêtre.

GUS. — Elle a quoi ?

BEN. — Elle a sauté par la fenêtre. Du troisième étage.

GUS. — Non !

BEN. — Elle a atterri sur un camion. Elle s'en est tirée avec des égratignures, mais le chauffeur a été tué sur le coup.

GUS. — Allons donc !

BEN. — C'est écrit ici.

GUS. — C'est pas vrai !

BEN. — Ça donne envie de vomir, tu trouves pas ?

GUS. — Qui a bien pu lui conseiller de faire une chose pareille ?

BEN. — Une bonne femme de quatre-vingt-sept ans qui saute du troisième étage !

(Soupir de Gus.)

GUS. — Je reviens. *(Il sort. Son téléphone sonne. Ben ne bouge pas. La sonnerie s'interrompt. Un temps. Ben prête l'oreille, décroche de son côté et compose un numéro.)*

BEN. — C'est moi. (...) Sorti, oui. (...) Aux toilettes, je suppose. (...) Il ne mange plus que du riz depuis trois jours, si vous voyez ce que je veux dire. (...) une petite douleur - soi disant. (...) Beaucoup plus nerveux que d'habitude. Et les mains moites : il trimballe un mouchoir dans sa blouse, avec lequel il s'éponge, à tout bout de champ. Je ne l'ai jamais vu comme ça. (...) Ce matin, je me suis absenté : en revenant, je l'ai entendu qui parlait à voix haute. (...) Seul, à voix haute, oui. (...) A jeun, parfaitement. (...) Non, je viens de vérifier : il n'a donné aucun coup de fil ces dernières vingt-quatre heures. *(La porte s'ouvre. Retour de Gus.)* Vous dites 46 635 ? *(Fait mine de vérifier quelque chose sur son écran.)* En effet, c'est curieux. Je vérifie tout ça et je vous rappelle. *(Raccroche, plonge dans son écran, pianote.)*

GUS. — Un problème ?

BEN. — La Direction des Flux qui s'étonnait.

GUS. — Qui s'étonnait de quoi ?

BEN. — Mmm ?

GUS. — De quoi s'étonnait-elle ?

BEN. — 46 633 entrées sur la rocade sud, ce matin.

GUS. — Où est le problème ?

BEN. — 46 635 sorties.

GUS, *après un temps*. — Ah oui, évidemment.

BEN. — Ça chauffe, crois-moi.

GUS. — On ferait bien de s'activer.

BEN. — Ça vaudrait mieux, oui.

(Pianotent ferme.)

GUS. — Déjà, il y a deux ans, tu te rappelles ?, à la comptabilité générale des Services : dix-huit sorties pour quinze entrées.

BEN. — C'était il y a trois ans.

GUS. — Deux : c'était juste avant le départ d'Aptère, le principal.

BEN. — Aptère, c'était l'année dernière, après l'affaire des crackers chinois.

GUS. — Ceux qui avaient bousillé l'unité centrale de Mondial Invest ?

BEN. — Ces crackers-là, parfaitement. Et cesse de me contredire à tout bout de champ, d'accord ?

GUS. — Enfin, voyons -

BEN. — Qu'est-ce que je viens de dire ?

(Se dévisagent. Gus s'éponge le front. Un temps.)

GUS. — C'était quand même bien vu.

BEN. — Qu'est-ce qui était bien vu ?

GUS. — Le coup de la Comptabilité centrale des services.

BEN. — Tu veux parler de ce coup foireux pour lequel ils ont plongé tous les trois ?

GUS. — Je te parle de l'idée.

BEN. — Et moi je te parle du résultat. Ces petits cons m'ont pris pour un cave.

GUS. — Ils ne te connaissaient pas, voyons.

BEN. — Ils ont pris le service pour un ramassis de caves, c'est pire. Et pour finir ?

GUS. — C'étaient eux les caves, d'accord.

BEN. — Heureux que tu le reconnaisse.

GUS. — N'empêche que c'était bien vu. *(Regard assassin de Ben.)* Je veux dire, pour des caves. Non ?

BEN. — Non. (*Désignant sa tête.*) Je revois le coup comme si c'était hier, j'en rigole encore ! Écoute bien le topo : à quinze heures cinq, trois références qui ne sont jamais entrées sortent des locaux de la Compta.

GUS. — je m'en souviens parfaitement : ils avaient pénétré par le sous-sol en se faisant boucler dans le local des poubelles. Puis ils étaient remonté de nuit jusqu'aux cuisines par le conduit du vide-ordures. Et des cuisines jusqu'aux bureaux en empruntant le monte-plats. Avoue qu'il y avait de l'idée.

BEN. — De l'idée !

GUS. — Un plan, si tu préfères.

BEN. — Le plan, c'est ce qui allait suivre. Et j'en étais l'auteur, figure-toi : j'ai donné l'alerte illico, puis j'ai consulté la banque d'infos : là, je tombe sur une plainte de la veille : un braquage de trois cartes d'identification dans un bar de nuit : deux cadres commerciaux et un visiteur japonais, en virée avec trois putes - au-dessus de tout soupçon. Aussi sec, je fous les cartes sous surveillance automatique.

GUS. — Je connais la procédure, merci.

BEN. — La procédure ne fait pas tout, mon petit vieux. La procédure, c'est comme qui dirait le froc. Dedans, il faut quelqu'un. Et sur ce coup-là, le quelqu'un, c'était moi. Écoute bien, et prends-en de la graine : deux heures plus tard, à cent cinquante kilomètres de la compta, un de tes trois génies commet l'erreur d'utiliser sa carte, et il remet ça une demi-heure plus tard à un péage d'autoroute.

GUS. — Je n'ai jamais dit que c'était des génies.

BEN. — Évidemment que c'était pas des génies, puisque c'était des caves ! Je me branche sur la surveillance vidéo (*Gus soupire et consulte ostensiblement sa montre.*) : l'utilisateur de la carte conduit une berline blanche, volée l'avant-veille du casse. Générique, tandis que la tire, immaculée, fonce sur l'autoroute. Paysages périurbain, musique à l'avenant. Et maintenant, tu sais quoi ? Je te laisse le soin d'imaginer le polar, petit génie.

GUS. — Je n'ai jamais dit que j'étais...

BEN. — Mais tu soupires. Monsieur joue les accablés. Monsieur connaît la procédure. Alors, vas-y, montre un peu ce que tu sais faire.

(*Se dévisagent. Gus s'éponge le front. Un temps.*)

GUS. — D'accord.

BEN. — Vas-y, je t'écoute.

GUS. — Pour commencer, je fais les recherches télécom. J'épluche sa liste de communications du dernier semestre.

BEN. — Bon réflexe. Pas difficile de briller, quand on a eu un prof comme moi. Les numéros les plus cités étaient ceux de deux portables; les abonnements avaient été souscrits sous des noms bidons, mais l'un des deux avait téléphoné vingt-cinq fois à un service de stomatologie de l'Hôpital Grand-Ouest. A toi.

GUS. — Je consulte le listing des appels du standard de l'hôpital, je repère le nom, et je sors le dossier.

BEN. — Du nanan. En trois minutes nous savons tout sur lui, : nom, adresse, parents, opérations, médecin traitant, incontinence infantile, cauchemars, rougeole à cinq ans, MST, tout y est (y compris ce qu'il ignore lui-même, comme ce putain de cancer du colon qui lui rongeaient les tripes). Le fichier me le donne porteur de trois cartes bancaires. Étape suivante, Monsieur procédure ?

GUS. — Un, je consulte ses dépenses en déplacements des derniers mois : achats de billets de train, d'avions, j'interroge les enregistrements de sa carte magnétique métro, de sa carte de péage autoroutier, et cetera.

BEN. — Deux ?

GUS. — Je compare le tout avec les appels téléphoniques.

BEN. — Et la bécane te sort le chaînon manquant : une gare de banlieue, avec un téléphone dans la commune, appelé quotidiennement. Et c'est le jack pot : le numéro est celui d'une gonzesse : la sienne, naturellement. Je te laisse le soin de conclure.

GUS. — Je consulte la liste des appels depuis le logement de la fille.

BEN. — Comme à la parade. Et tu obtiens les noms des deux acolytes. Eh bien, tu vois ? quand tu t'en donnes la peine. A dix-huit heures pétantes, je fais mon rapport. Consigne de Wilson : on les laisse tranquillement rouler, sortir de l'autoroute, prendre des chambres pour la nuit, et le matin, on les serre : aller simple pour le trou. Beau métier que le nôtre, non ? *(Gus ne réagit pas.)* Non ?

GUS. — Si, si. *(Un temps.)* Tu ne m'as pas dit ce qu'ils avaient piqué.

BEN. — Où ça ?

GUS. — A la Comptabilité centrale des services.

BEN. — Qu'est-ce que j'en sais ?

GUS. — Rien du tout, si ça se trouve.

BEN. — Sans blague ?

(Se dévisagent. Gus s'éponge. Un temps. Reprennent leur travail.)

GUS, à son écran. — Eh bien ? Eh bien ? *(Regard en coin et soupir de Ben. Un temps.)* Qu'est-ce qu'il me fout, celui-là ? Mais qu'est-ce qu'il fout ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? *(Soupir de Ben. Un temps)* Eh, merde, il remet ça. *(A l'attention de Ben.)* Il remet ça, dis donc.

BEN. — Si seulement je savais de quoi tu parles.

GUS. — J'ai pris ce mec en filoché depuis une heure : carte magnétique de résident d'un ensemble de luxe du centre ville, carte de parking, carte bancaire chez le pompiste de la rue des Loutres -

BEN. — Épargne-moi les détails, tu veux ? Où est le problème ?

GUS. — Apparemment aucun, sauf qu'il tourne.

BEN. — Comment ça, il tourne ?

GUS. — Autour de la ville : il tourne : sur la rocade : déjà deux tours complets.

BEN. — Si ça l'amuse.

(Se dévisagent. Un temps.)

GUS, *s'épongeant*. — Ce n'est pas la première fois que ça arrive, Ben. Tu le sais très bien.

BEN. — Ce ne serait pas la première fois qu'on tomberait sur un dingue.

GUS. — Ce type n'a rien d'un dingue, d'après moi.

BEN. — Tu as une autre explication ?

GUS. — Avant-hier, ta bonne femme qui a passé sa journée à déposer sur son compte le liquide qu'elle tirait du distributeur automatique de sa banque. 148 dépôts pour le même nombre de retraits. Huit heures d'opérations non-stop. Hier, ce couple qui s'est téléphoné durant des heures, tantôt lui, tantôt elle : "allô chéri ? C'est moi." Et que je te raccroche, et que je te remets ça. 197 fois. Moyenne horaire : 22 appels. Tu peux me dire à quoi ça rime ? Et aujourd'hui, ce type qui tourne sur la rocade...

BEN. — Les gens sont nés pour nous faire chier.

GUS. — Il n'y a pas que ça, et tu le sais bien.

(Se dévisagent. Un temps.)

BEN. — O.K., mettons.

GUS. — Alors quoi d'autre ?

(Se dévisagent. Un temps.)

BEN. — Imagine qu'un jour tu t'aperçois qu'on te file. Je veux dire quelqu'un, derrière toi, dans la rue.

GUS. — Je plains le gars, tu me connais.

BEN. — Oui, mais imagine que tu n'es pas toi.

GUS. — Je cherche à le semer.

BEN. — Imagine que c'est impossible.

GUS. — Je n'ai pas assez d'imagination pour ça.

BEN. — Tu cherches à le semer, mais tu n'y parviens pas. Qu'est-ce que tu fais ?

GUS, *après un temps*. — Je le trimballe ?

BEN. — CQFD.

(Se dévisagent. Un temps.)

GUS. — Tu veux dire que ce type, ta bonne femme, et le couple de l'autre jour - ?

BEN. — Nous trimballent. Ouais.

(Se dévisagent. Un temps.)

GUS. — Tu veux dire qu'ils nous ont repérés ? *(Il s'éponge.)* C'est impossible, voyons.

BEN. — Sans blague ?

GUS. — Tu as un drôle d'air.

BEN. — Moi ?

(Se dévisagent. Un temps.)

BEN. — Je reviens. *(Il sort. Gus s'éponge, prête l'oreille, attend, plonge la main dans une poche de sa blouse, prête l'oreille, sort une petite boîte métallique, attend, l'ouvre avec précaution, prête l'oreille, s'éponge, contemple le contenu de la boîte.)*

GUS. — C'est moi. Tu ne sais pas ce que c'est, pas vrai ? Tu ne le sauras jamais. Trop gros pour toi, trop fort, trop proche. Ça te crève les yeux, mais c'est tellement - Tu n'as même pas les foies. Si seulement tu savais qu'il y a là quelque chose, si seulement. Mais tu ne sais même pas qu'il y a - ou bien des fois, des bouts - qu'il y a quoi, d'ailleurs ? du bruit ? La mer fait du bruit, comme le vent, comme la pluie, mais ce bruit-là, hein ? Un souffle ? Peut-être le souffle. Une odeur ? *(Il chante.)* De la musique ? *(Il imite un pet avec la bouche.)* Un pet ? Un rire ? Grand-père sourdingue qui pète à table, rire des enfants, «Gustave arrête de faire l'idiot ! — Mais c'est pépé, qui... — Gustave, ça suffit !» Est-ce qu'il y a maman, aussi ? Maman-papa ? Papa ? «Salut, p'pa — Salut, Gus.» Combien de temps que le fiston n'a pas - ? Et des nouvelles à sa maman, ingrat ? «Chers parents - non : Chers vous, voici des nouvelles fraîches, pas grand chose de neuf, je pense bien à vous, est-ce que vous pensez à moi ? Je vous embrasse tendrement, votre fils dévoué, votre fils chéri, votre fils ingrat, votre fils Gus». Mais papa kaput, et maman aussi, sauf qu'on dit Maman morte, tandis que, nuance : Papa clamsé. Le lit avec la couverture verte, c'est mon lit, dis donc, la lumière dans le couloir, leur couloir, la barbe de papa vient se poser sur ma bouche, «Bonne nuit, fiston. — Bonne nuit, p'pa.», puis maman dit «Je t'en supplie, Albert», et papa dit «Ne revenons pas là-dessus». Les murs de l'immeuble sont pleins des bruits de l'eau qui tombe, on entend le voisin du dessus qui pisse dans ses vécés, et puis la chasse, le robinet de la salle de bains, et des centaines de litres qui coulent le long des étages, et nous vivons au rez-de-chaussée, et papa dit «C'est quoi, ces larmes ?» et maman coule à pic dans l'eau du pont-

canal, mais ça, ce n'est pas le souvenir, c'est le surlendemain, dans le journal, imprimé noir sur blanc : "Nouveau suicide au pont-canal" : impensable : de l'eau au-dessus d'un fleuve, et dans cette eau, maman, noyée : dans l'eau du ciel du fleuve, noyée, envolée : maman morte, et ce que c'est, tu ne le sauras jamais. (*Il s'éponge, prête l'oreille.*) Et puis quoi, zut, à la fin ! je suis en vie, non ? alors ? — Inutile de te mettre en colère. — Je ne mets pas en colère, je m'insurge contre le... Tu cherches à me ramollir, ou quoi ? — Tu crois que je ne t'ai pas vu, cette nuit ? — C'était un cauchemar. — Cauchemar, mon oeil : tu étais parfaitement réveillé : tu chialais comme un veau. — J'ai des glandes lacrymales, comme tout le monde, et je n'ai jamais vu un veau qui chiale. — As-tu seulement déjà vu un veau ? Je veux dire, en entier. — Ah ? Parce qu'ils ne naissent pas prédécoupés ? (*La porte s'ouvre, il referme précipitamment la boîte et la fourre dans sa poche. Entre Ben*)

BEN. — Tu parles tout seul ?

GUS, *s'épongeant*. — Euh, exercices.

BEN. — Sans blague ?

GUS. — Euh, oui. Travailler la, comment, euh, diction. Exercices de diction, quoi.

(*Se dévisagent. Un temps.*)

BEN. — Ne t'interrompt pas pour moi. (*Un temps.*) Vas-y, je t'écoute.

GUS, *après un temps, sur articulant*. — A, E, I, O, U, I grec.

(*Se dévisagent. Un temps.*)

GUS. — A, E, I...

BEN. — Gus ?

GUS. — Oui, Ben ?

BEN. — Ne me prends pas pour un con, tu veux ?

GUS. — Mais je ne t'ai jamais pris pour un — (*Se dévisagent. Un temps.*) Je t'assure. (*Nouveau temps.*)

BEN. — Tu as un problème, Gus. Un vrai gros problème, d'après moi.

GUS. — Je n'aime pas le ton que tu emploies pour me dire ça.

BEN. — C'est le ton adéquat, crois-moi.

GUS. — Je n'aime pas du tout ce ton, Ben.

BEN. — Sans blague ?

(*Se dévisagent. Un temps.*)

GUS. — 46 633 entrées sur la rocade sud, ce matin, hein ?

BEN. — Ouais.

GUS. — Et 46 635 sorties ?

BEN. — A ce qu'il paraît.

GUS. — J'ai un problème, Ben.

BEN. — Heureux que tu le reconnais.

GUS. — La rocade sud est fermée pour travaux.

BEN, *après un temps*. — Ce n'est pas ce qu'ils m'ont dit.

GUS. — Ils ne t'ont rien dit du tout.

(Se dévisagent. Un temps. Le téléphone de Gus sonne. Il décroche.)

Oui ? (...) Non, maintenant, c'est impossible. (...) Je vous rappelle un peu plus tard.

(...) Entendu. (Raccroche. S'éponge. Un temps.)

BEN. — C'était qui ? *(Gus pianote.)* Je t'ai posé une question.

GUS. — Tu ne connais pas.

BEN. — Sans blague ?

GUS. — C'était quoi, ce bobard ?

BEN. — Quel bobard ?

GUS. — La rocade sud.

BEN. — C'était pas un bobard.

GUS. — En ce cas, je vais les rappeler pour leur dire que la rocade est fermée. Hein ? *(Décroche son téléphone.)* La Direction des Flux, c'est bien ça ? *(Se dévisagent. Un temps.)*

BEN. — Je serais toi, je ne la ramènerais pas.

GUS. — Tu serais moi, tu te poserais des questions, crois-moi.

BEN, *désignant le téléphone de Gus*. — C'était qui ?

GUS, *après avoir raccroché*. — Tu te souviens de Lemming ? Gato Lemming ?

BEN. — C'était lui ?

GUS. — Il est mort, voyons.

BEN. — Qu'est-ce que tu me chantes là ?

GUS. — Mort et enterré.

BEN. — J'ai témoigné à son procès.

GUS. — J'ai lu un poème sur sa tombe.

BEN. — Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre !

GUS. — J'ai couru avec lui en tandem, dans l'équipe de cyclisme sur piste de la police nationale.

BEN. — Tu n'as jamais fait partie de l'équipe nationale.

GUS. — Nous avons couru toutes les distances aux Deuxièmes Rencontres européennes !

BEN. — Tu oublies de dire pourquoi.

GUS. — Parce que nous étions les meilleurs du moment.

BEN. — Il y avait une bonne raison à ça : Goujon s'était cassé la jambe à l'entraînement, et Faucheux avait une bronchite.

GUS. — Nous avons couru, oui ou non ?

BEN. — Faute de grives...

GUS. — Je n'aime pas le ton supérieur que tu emploies avec moi, Ben.

BEN. — J'emploie le ton qui me plaît.

GUS. — J'aimerais que tu cesses d'employer ce ton-là avec moi.

BEN. — Tu n'es pas du tout en situation de dire quel ton tu veux qu'on emploie avec toi, mon p'tit bonhomme.

GUS. — Je ne suis le p'tit bonhomme de personne.

BEN. — Pardon, j'oubliais que je parle à un champion d'Europe.

GUS. — Nous n'avons pas été champions d'Europe, et tu le sais très bien.

BEN. — Une erreur de chronométrage, sans doute.

GUS. — Les lituaniens ont été les plus forts.

BEN. — Les lituaniens ! Ça vaut cent !

GUS. — Les lituaniens sont un peuple qui en vaut bien d'autres !

(Se contiennent à grand-peine. Un temps.)

BEN. — Qu'est-ce que tu voulais me dire avec Lemming ?

GUS, *s'épongeant*. — Lemming a travaillé dix ans sur une affaire qu'il avait inventée de toutes pièces.

BEN. — Tout le monde sait ça. Et alors ?

GUS. — Alors, pas de salade sur la Direction des Flux et la rocade sud, d'accord ?

BEN, *après un temps*. — Tu veux que je te dise un truc, mon p'tit bonhomme ?

GUS. — Je ne suis pas ton p'tit bonhomme.

BEN. — Lemming a été condamné pour haute trahison.

GUS. — Lemming était un traître.

BEN. — J'aurais tout lieu de me sentir insulté par ton allusion à ce salaud de Lemming.

GUS. — Un vrai salaud, tu l'as dit.

BEN. — Un copain à toi.

GUS. — Mon coéquipier, nuance.

(Se dévisagent. Un temps. Le téléphone de Gus sonne.)

BEN. — Tu ne décroches pas ? *(La sonnerie continue de retentir. Gus ne réagit pas, si bien que Ben finit par décrocher.)* Allô ? *(A Gus.)* Raccroché. Un de tes fameux copains, j'imagine.

GUS. — Tu n'aurais pas dû faire ça, Ben.

BEN. — Ah non ?

GUS. — C'est mon téléphone, d'accord ? Ne t'avise plus de décrocher mon téléphone.

BEN. — Ne t'avise plus de me bassiner avec cet enfoiré de Lemming.

GUS. — Ne dis pas de mal des morts.

BEN. — Ton mort est tout ce qu'il y a de vivant.

GUS. — Ce n'est pas mon mort.

BEN. — Ton *complice*, mettons.

GUS. — Qu'est-ce que tu as dit ?

BEN. — Tiens, tiens, tes oreilles se dressent, on dirait. Et maintenant, fais gaffe : je surveille ton nez, des fois qu'il allonge.

GUS. — Le tien a tout d'un museau, d'après moi.

BEN. — Explique-moi ça, tu veux ?

GUS. — Le museau d'une taupe.

BEN. — Fais attention à ce que tu vas dire.

GUS. — C'est "museau" qui te gêne ?..

BEN. — Fais extrêmement gaffe.

GUS. — ...ou bien "taupe" ?

BEN. — Retire ça illico !

GUS. — La taupe ou le museau ?

BEN. — Il y a longtemps que j'attendais ce moment. *(Se débarrasse de sa blouse.)*

GUS. — Et moi, donc ! *(Se débarrasse de même. Ils se font face, prêts à se battre.)*

BEN. — Je vais te flanquer une correction dont tu te souviendras, mon p'tit bonhomme.

GUS. — Il en a jusque là, le p'tit bonhomme !

(S'épient, prêts à bondir. A l'instant même où ils s'élancent, les deux téléphones font entendre leur timbres. Après un ultime face-à-face, chacun s'en va répondre.)

BEN. — Allô ?

GUS. — Oui ?

BEN. — Lui-même.

GUS. — Vous ne voulez pas que je vous rappelle ?

(Poursuivent leurs conversations respectives, alternant écoute et parole, tout en se jetant des coups d'oeil furtifs.)

BEN. — La cible est circonscrite.

GUS. — Les mailles du filet.

BEN. — Ajuster le tir, exactement.

GUS. — L'animal s'affole.
BEN. — Plus qu'une question d'heures.
GUS. — Le hallali.
BEN. — Du nanan.
GUS. — Ma certitude est faite.
BEN. — Trop d'éléments qui concordent.
GUS. — Question de feeling.
BEN. — Faisceau de présomptions.
GUS. — Quelque chose dans l'air.
BEN. — On se dit ceci, cela, puis finalement -
GUS. — Ça crève les yeux.
BEN. — Je suis choqué, c'est sûr.
GUS. — Écoeurant.
BEN. — Très.
GUS. — Oui.
BEN. — Non.
GUS. — Peut-être.
BEN. — En effet.
GUS. — Non.
BEN. — Oui.
GUS. — Comment ça ?
BEN. — Je ne sais pas.
GUS. — Mais pas du tout, je vous assure.
BEN. — Une affaire personnelle ?
GUS. — Désolé d'avoir pu vous donner cette impression.
BEN. — J'ai l'intime conviction -
GUS. — Je ne pense pas mériter -
BEN. — Laissez-moi au moins vous dire -
GUS. — Vous-même m'aviez laissé entendre -
BEN. — J'ai cru bien faire.
GUS. — Entendu.
BEN. — Pas pour l'instant, non.
GUS. — Bien reçu.
BEN. — A vos ordres.
(Ils raccrochent. Se dévisagent. Un temps.)
GUS, *s'épongeant*. — Je suis convoqué.

BEN. — Quand ça ?

GUS. — Dans un quart d'heure.

BEN. — Et moi, tout de suite.

GUS. — S'ils veulent nous convoquer, ils nous convoquent, après tout : la direction, c'est eux, pas nous.

BEN. — A quand remonte ta dernière convocation, Gus ?

GUS, *après un temps de réflexion.* — L'affaire Putois.

BEN. — Tu n'as jamais bossé sur l'affaire Putois.

GUS. — Non, mais j'ai été convoqué.

BEN. — On peut savoir ?

GUS. — Confidentiel.

BEN. — Sans blague ? Quoiqu'il en soit, Putois a été exécuté il y a cinq ans.

GUS. — Six.

BEN. — Quant à moi, je n'ai pas foutu les pieds à la direction depuis au moins huit ans.

GUS. — A peine sept : tu as écopé d'un blâme pour inadvertance dans le traitement du dossier Fox, tu te rappelles ?

BEN. — Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! La banque avait tout bonnement "omis" de me signaler que Fox était titulaire d'un deuxième compte. Omis !

GUS. — Ils ont toujours un deuxième compte, tu devrais le savoir : une deuxième planque, une deuxième vie.

BEN. — Tu ne vas pas m'apprendre mon métier, non ? Des années sans convocation. Puis tout à coup, aujourd'hui, toi et moi, à une demi-heure d'intervalle - Comment tu expliques ça ?

GUS. — Je ne l'explique pas. Tu vas te mettre en retard.

BEN. — Ils attendront.

GUS. — Ça n'arrangera pas tes affaires.

BEN. — Qu'est-ce que tu en connais, toi, de mes affaires ?

GUS. — Simple conseil d'ami.

BEN. — Sans blague ? *(Se dévisagent. Un temps.)* Un conseil pour un autre, mon p'tit : Fais gaffe. Vu ?

GUS. — Je n'aime pas le ton que tu emploies, Ben.

BEN. — Tu t'y feras, à la longue. *(Se dévisagent. Un temps.)* Je reviens. *(Il sort. Gus attend un peu, s'éponge, puis sort la petite boîte de sa poche, et l'ouvre précautionneusement.)*

GUS, à *la boîte*. — C'est moi. Ça ne veut rien dire pour toi, mais ça veut dire beaucoup pour moi : moi c'est moi, pas un autre : moi, tu piges ? Moi !(*Il prête l'oreille. Un temps. Reprend à voix plus basse.*) Tu ne peux pas savoir ce que c'est qu'être moi. Tu ne te rends pas compte. Ici, nous faisons des choses horribles. Et nous devons faire ces horribles choses, nous expliquent nos chefs, car si nous ne les faisons pas, le monde serait plus horrible encore, disent-ils. La semaine dernière j'ai pisté un type qui faisait toutes les pharmacies avec de fausses ordonnances de somnifères. Il s'est procuré plus d'un millier de gélules en trois heures. Aujourd'hui, je suis chargé de le filer de nouveau. Et je le filerai jusqu'à ce qu'il ait volé de quoi finir sa vie en prison. Les gens ne sont pas raisonnables. Hier soir, j'ai branché la radio : l'anniversaire de la mort de Mozart, un débat sur la salmonellose, les infos, et puis le foot. Le gardien d'Aston Villa a poussé dans le dos un attaquant des Spurs de Tottenham. Ça ne rate jamais : il a encore fallu qu'ils se battent. Les gens sont comme ça.(*Pause.*) Quand j'ai éteint le poste, j'ai été chercher sa photo dans le placard du couloir. (Je l'ai remise là, parce que je ne supportais plus de la croiser à longueur de temps). Je la regarde le soir, assis par terre, dans le couloir, comme hier soir, le dos contre la porte d'entrée : j'entends les va et vient de l'ascenseur, les rires, les bonsoirs, et puis le silence. Je la regarde de toutes mes forces, et je pense : Toi, toi, toi, toi et moi, moi, moi, et ainsi de suite, tantôt elle, et tantôt moi. Ses yeux fixes me regardent, son sourire me sourit, sa langue est là, juste derrière ses dents, son nez me respire, sa chevelure attend ma main, ses épaules nues laissent deviner le reste, je perds la boule, voilà ce qui se passe : je la flatte, je l'étourdis, je l'emballe, je l'effleure, je lui commande un Bloody Mary, au restaurant je renvoie la bouteille si le vin est bouchonné, je lui sors les blagues à la mode, je lis dans les lignes de sa main, ma voix se fait plus grave, mes phrases plus lentes, mes gestes plus caressants, et, oh bon dieu ! flic imbécile, qui flique tout ce qui bouge, qui fliquerait son ombre, qui ne sait que fliquer ! Pourquoi a-t-il fallu qu'un jour, alors que j'épluchais des listes de passagers d'une compagnie aérienne, je sois tombé sur son nom, son nom à elle, elle qui m'avait dit n'avoir encore jamais pris l'avion, et pourquoi, oh oui bon dieu pourquoi ?, ai-je ensuite cherché à comprendre ? Toi, toi, toi !(*Il étouffe un sanglot, se reprend, se mouche, prête l'oreille. Un temps.*) Il n'y a pas si longtemps, à ce qu'on dit, les amoureux s'allongeaient la nuit côte à côte dans la campagne pour contempler les étoiles. On dit qu'ils échangeaient alors des mots très tendres, et qu'ils semblaient puiser dans cette contemplation une énergie nouvelle. Je n'arrive pas à me jouer la scène : je vois les étoiles (j'ai vu des photos, comme tout le monde); je vois la fille, l'amant; je ne vois pas la campagne; je

n'entends pas leurs voix : comme un rêve dont tu voudrais à toute force te souvenir, et qui s'éloignerait de jour en jour. Plus je désire me souvenir, plus le souvenir s'éloigne, le fossé grandit, la plaie s'élargit, un morceau de mon propre corps s'arrache et disparaît, je voudrais supplier, l'appeler par son nom, mais de ma bouche ne sortent que des glapissements, je ne m'appartiens plus. *(Un temps.)* Tu as faim ? *(Un temps.)* Ben va bientôt revenir. La porte va s'ouvrir et il dira -*(Le téléphone sonne. Il décroche.)* Oui ? Lui-même. Tout de suite ? Bon. *(Il raccroche.)* Il faut que j'y aille. *(Il referme la boîte, et la remise dans sa poche.)* Bon. *(Il embrasse la pièce du regard.)* Oh, et puis merde, à la fin ! *(Il sort, mais revient presque aussitôt cacher la boîte dans une petite excavation du mur, dissimulée par un carreau descellé. Il remet le carreau en place, avant d'inspecter de nouveau la pièce du regard.)* Je reviens. *(Il va pour sortir, quand sonne son téléphone. Il décroche.)* Allô ? *(On a raccroché. Il repose le combiné : le téléphone de Ben sonne à son tour. Il hésite, va décrocher : à peine l'a-t-il fait que son téléphone sonne de nouveau. Il raccroche, se dirige vers son poste : la sonnerie s'interrompt. Un temps. Les deux téléphones sonnent en même temps. Il décroche le sien, dit "Un instant", repose le combiné, court décrocher celui de Ben, mais la sonnerie s'interrompt. Il revient à son poste, dit "Oui ?", mais il n'y a plus personne en ligne. Il raccroche, puis il attend un nouvel appel. Comme celui-ci ne vient pas, il se décide à sortir : Il gagne la porte à reculons, tout en épiaut les téléphones, ouvre tout doucement la porte, et s'apprête à franchir le seuil, quand de nouveau résonnent les deux sonneries. Il s'éponge et sort, laissant sonner dans le vide. La porte demeure close un bref instant, puis se rouvre sur Ben, qui s'empresse d'aller décrocher son poste.)*

BEN. — Oui ? (...) Qui ça ? (...) Un instant. *(Il va pour décrocher le téléphone de Gus, mais la sonnerie s'interrompt. Il revient à son poste)* Quel service, dites-vous ? (...) Je connais, oui. Oui, naturellement. Posez-moi vos questions, lieutenant. (...) Mes parents habitent en Méditerranée : une de ces anciennes plates-formes pétrolières recyclées en résidences pour personnes âgées. Tea-party, bridge, bains de boue et gymnastique en piscine, vous voyez le genre. (...) Ni frère, ni soeur, lieutenant. (...) Pas de fiancée, ni rien de ce genre, non. (...) Une professionnelle, le jeudi soir. (...) Question d'habitude, lieutenant : je me suis déniaisé un jeudi : le jeudi est resté : je suis un homme d'habitudes. (...) Mon livre préféré ? "Chienne de vie", lieutenant, de Georges Lion : le gars qui a capturé Renzo Lupo, l'assassin de la Générale Sconse. (...) L'hymne du dix-huitième régiment d'infanterie de marine, lieutenant, interprété par la fanfare de Robert Yack, et la musique du film de Stanley

Shark, “Les rats quittent le navire”, avec Dick Goose et Lotte Aal. (...) La boxe, lieutenant, sans l’ombre d’une hésitation. (...) Luis Conejo contre Emile Coq, dites-vous ? Attendez voir : je dirais Conejo vainqueur par arrêt de l’arbitre au sixième. (...) Jamais d’alcool, lieutenant, ni dieu ni drogue, aucune dette d’aucune sorte. Pas de passion coûteuse, pas de bonnes oeuvres, pas de cours du soir, pas d’enfants à charge, légitimes ou non, pas de vieille tante infirme, pas de seconde vie : cartes sur table, conscience tranquille et tête haute, lieutenant, n’en déplaise à certains. (...) Je ne vise personne en particulier, lieutenant, mais tout le monde n’a pas forcément une ligne de conduite aussi nette que la mienne. (...) Mon coéquipier ? Sur ce point précis, vous le comprendrez, je n’ai rien à vous dire, lieutenant, aussi déçu que j’aie pu l’être, inutile d’insister. (...) Ce que je pense de la situation ? Représentez-vous, lieutenant, une planche savonnée, passablement pourrie, surplombant le cratère d’un volcan en activité. L’orage bat son plein, lieutenant, il pleut des grêlons gros comme le poing, le ciel est déchiré d’éclairs incessants, et le fracas du tonnerre et le rugissement du volcan se mêlent en un tonitruant concert de déflagrations, de crépitements, de pétarades, de vrombissements !, cauchemardesque symphonie de borborygmes d’une terre en proie à l’indigestion, menaçant de vomir toute l’humanité en une gerbe unique et pestilentielle à la face de la lune... Et dites-vous bien une chose, lieutenant... Lieutenant ? *(Ce dernier a raccroché.)* Bon. *(Un temps.)* Bien. *(Il raccroche à son tour.)* Pas le moment de se laisser aller, vieux. On se reprend, fissa. Du nerf. *(Il regarde autour de lui, puis entreprend de fouiller la pièce à la recherche d’un éventuel dispositif d’écoute : dévisse les combinés téléphoniques, palpe le dessous des tablettes, des chaises, examine les lampes, etc. Il est en plein travail lorsque revient Gus. Les deux hommes se dévisagent. Un temps.)*

GUS. — Tu sais ce que tu es, Ben ?

BEN. — Oui, Gus : une balance : tout comme toi, mon p’tit bonhomme.

GUS. — Pas ce ton avec moi, Ben. Pas ce ton.

BEN. — Sans blague ?

(Se dévisagent. Un temps.)

GUS, *s’épongeant..* — Qu’est-ce que tu faisais ?

BEN. — Ça ne se voit pas ?

GUS. — Tu crois que quelqu’un nous a posé un - ? *(Ben tousse bruyamment.)*

BEN. — J’ai perdu mon stylo, figure-toi.

GUS, *désignant l’objet parmi les affaires de Ben.* — Ton stylo ? Il est sur - *(Nouvelle toux de Ben)*

BEN. — Trop con. Définitivement trop con !

GUS. — Je t'ai déjà dit - !

BEN. — Alors fais un effort, bon dieu !

(Se dévisagent. Un temps.)

GUS. — O.K. : je fais un effort, tu fais un effort. Nous faisons un effort. *(Il s'éponge.)*

BEN. — C'est ça : un sacré gros putain d'effort. *(Il reprend sa fouille.)*

GUS. — Donc. Tu as, euh, perdu, ton, comment, euh, *STYLO*, c'est ça ?

BEN. — Mmm.

GUS. — Et, qu'est-ce qui, euh, te fais, comment, euh penser, que tu as pu perdre, ton euh, dans cette pièce, hein ?

BEN, *interrompant sa recherche pour lui répondre.* — La dernière fois que je m'en suis servi, j'avais noté sur un bout de papier qu'il nous fallait prendre en filoché une certaine bonne femme au supermarché, un certain couple au téléphone, ainsi qu'un certain type sur la rocade, tu piges ? Et où l'aurais-je noté, d'après toi ? sinon dans cette pièce, hein ? *(Il cherche de plus belle, entreprenant d'ausculter le mur carrelé.)*

GUS, *s'appuyant d'une main sur le mur, à l'emplacement du carreau descélé.* — Tu perds ton temps, voyons.

BEN. — Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

GUS. — Qui voudrait poser un - ? *(Ben tousse.)* euh, utiliser, comment, un *STYLO*, alors qu'il a à sa disposition tout un, euh, *RÉSEAU* d'ordinateurs, n'est-ce pas ? un superbe *RÉSEAU*, qui rend tout, euh, comment, *STYLO*, euh, tout à fait superflu, tu ne crois pas ?

(Se dévisagent. Un temps.)

BEN. — Pousse-toi de là.

GUS. — Mmm ?

BEN. — Ta main.

GUS. — Qu'est-ce qu'elle a, ma main ?

BEN. — Elle a qu'elle gêne.

GUS. — Tu as tout un mur pour nous la jouer super poulet, et tu viens m'emmerder pour -

BEN. — Qui la joue super poulet ?

GUS. — Si tu te voyais, mon pauvre.

BEN. — Moi, je la joue super poulet ?

GUS. — C'est ça oui, toi, tu nous la joues complètement super poulet.

BEN. — Sans blague ?

GUS. — Super poulet, exactement. Super poulet. Super poulet !

(Se dévisagent. Un temps.)

BEN. — Ta main, Gus.

GUS. — Désolé.

BEN. — Comme tu voudras.*(Il fait mine d'abandonner la partie, se détourne un bref instant, plonge sa main droite sous sa blouse, dégaine son arme de service et braque Gus.)*

GUS. — Qu'est-ce que tu fous ?

BEN. — Dix.

GUS. — Comment ça, dix ?

BEN. — Je compte jusqu'à dix.

GUS. — Drôlement fortiche, dis donc : papa est fier de toi.

BEN. — Fais ton malin. Un, deux, trois *-(Il arme le chien.)*

GUS, *ôtant sa main du mur.* — Je te crois sur parole.*(Il se rend à l'autre bout de la pièce, tandis que Ben ôte le carreau descellé, et sort la petite boîte métallique de sa cachette.)*

BEN. — J'ai trouvé mon *STYLO*, je crois bien.

GUS, *s'épongeant.* — Tu vas être très déçu.

BEN, *découvrant le contenu de la boîte.* — Nom d'un chien !

GUS, *faisant les présentations.* — Rex, Ben. Ben, Rex.

BEN. — C'est ton *STYLO*, ça, pas le mien.*(Il referme la boîte.)*

GUS. — Tu peux laisser tomber le coup du stylo : il n'y a pas de micro : j'ai vérifié.

BEN. — Sans blague ?

GUS. — J'ai déclaré un jour à voix haute que tu fricotais avec la femme du Principal.

BEN. — Moi ?

GUS. — Oui, ai-je dit bien fort, ça me dégoûte, parfaitement, Ben, ai-je dit, un type comme toi, abuser lâchement de la confiance de notre Principal !

BEN. — Et qu'est-ce que c'est sensé prouver ?

GUS. — Tu es toujours vivant, non ?

(Se dévisagent. Un temps.)

BEN, *revenant au contenu de la boîte.* — J'attends tes explications.

GUS. — Rex est un géotrupe.

BEN. — Un quoi ?

GUS. — Un coléoptère coprophage de la famille des Géotrupidés.

BEN. — Coprophage ?

GUS. — Ce que les entomologistes appellent un bousier - un bouffeur de merde, si tu préfères.

BEN. — Tu veux dire que tu nourris ce - avec de la - ?

GUS. — Cet insecte, avec mes excréments, affirmatif. En fait, le bousier se nourrit de bouse, comme son nom l'indique. Jusqu'à la fin du siècle dernier, seul le scarabée *Ammoecius elevatus* se nourrissait d'excréments humains. Mais la disparition des vaches ayant entraîné la disparition des bouses, les espèces ont muté. D'ailleurs Rex s'est parfaitement adapté à son nouveau régime. Il est en pleine forme.

BEN. — Tu peux me dire à quoi ça rime ?

GUS. — Tu ne comprendrais pas.

BEN. — Sans blague ?

(Se dévisagent. Un temps.)

GUS. — Je lui parle, voilà.

BEN. — Et il t'écoute, peut-être ?

GUS. — Je ne lui demande pas l'impossible.

BEN. — Tu pourrais aussi bien parler à tes godasses, pour ce que ça changerait.

GUS. — Une godasse n'a rien de vivant.

BEN. — Ni ne bouffe de la merde.

GUS. — Rends-le moi.

BEN. — Tu veux que je te dise ? T'as totalement déjanté, mon p'tit. Regarde la réalité en face, bonhomme : tu ramollis du bulbe, voilà la vérité ! Comment l'appelles-tu, déjà, ton - ?

GUS. — Rex.

BEN. — Rex ! Tu sais ce que je vais en faire de ton Rex ? Tu as une petite idée de ce que je vais en faire ? *(Gus dégaine à son tour.)*

GUS. — Rends-le.

BEN. — Viens le chercher.

(Face à face des deux hommes se braquant mutuellement. Un temps. Sonnerie simultanée des deux téléphones. Après un temps d'hésitation, chacun rengaine et va décrocher. Un temps. Raccrochent.)

GUS. — Personne.

BEN. — Ils jouent avec nos nerfs.

GUS. — Qui ça ?

BEN. — Ceux qui jouent avec nos nerfs.

GUS. — Mais qui sont-ils ?

BEN. — Des enfoirés qui jouent avec nos nerfs.

GUS. — Tu crois qu'ils sont plusieurs ?

BEN. — Tu as raison : si ça se trouve, il est seul, l'enfoiré.

GUS. — Ce ne sont pas les enfoirés qui manquent, dans le coin.

BEN. — On n'a que l'embarras du choix, tu veux dire.

GUS. — Rends-le moi.

BEN. — Va te faire foutre !

(Se dévisagent. Un temps.)

GUS. — Attends voir.

BEN. — Tu penses à ce que je pense ?

GUS. — Ça paraît complètement -

BEN. — Ça l'est.

GUS. — Ce n'est qu'une hypothèse.

BEN. — A vérifier, ouais.

(Se dévisagent. Un temps.)

GUS. — J'ai une idée.

BEN. — Pas trente-six possibilités.

GUS. — Au point où on en est.

BEN. — On va se gêner !

GUS. — Tu montes le coup, moi je lui parle.

BEN. — Ça roule. *(Regagne son poste, fébrile.)*

GUS. — Ben.

BEN, *tout à son écran.* — Mmm ?

GUS. — Rends-le moi.

BEN. — Pour quoi faire ?

GUS. — Pour l'expérience.

(Se dévisagent. Un temps.)

BEN. — Pas d'embrouille, hein ?

GUS. — Toujours ce putain de ton.

(Ben lui jette la boîte. Se dévisagent. Un temps.)

BEN. — Un homme, ou une femme ?

GUS, *s'épongeant.* — M'est égal.

BEN. — Une femme, donc. *(Pianote.)* Jeune ?

GUS. — Si ça te chante.

BEN. — Faux-derche.

-
- GUS. — Un ange, avec les formes de qui-tu-sais, ça va comme ça ?
- BEN. — Les formes de qui-tu-sais !
- GUS. — Parce que tu ne le sais pas, peut-être ?
- BEN. — Oh, *celle-là* ? Oui, mais *celle-là*, mon gars, elle est tout à fait unique en son genre.
- GUS. — Alors qui tu veux, et finissons-en.
- BEN, *lisant sur l'écran*. — Qu'est-ce que tu dis de ça ? “Anaïs Merle, 26 ans, tatoueuse.”
- GUS. — Tatoueuse ?
- BEN. — Tatoueuse, ouais. Elle est soupçonnée d'avoir participé à l'évasion de Colin le Chinois.
- GUS. — Pourquoi l'appelle-t-on le Chinois, celui-là ?
- BEN. — Parce qu'il a la carte de la Chine tatouée dans le dos.
- GUS. — La carte de la Chine ? C'est idiot.
- BEN. — Peut-être qu'il aime la Chine ? Y' a bien des gens pour parler aux cafards.
- GUS. — Je te fais simplement remarquer que Rex n'est pas un cafard. En aucun cas Rex n'est assimilable à un cafard : les cafards, autrement dit les blattes, sont des orthoptères, figure-toi, tandis que Rex est un coléoptère. Confondre Rex avec un orthoptère, c'est, je ne sais pas moi, c'est comme -
- (Se dévisagent. Un temps.)*
- BEN. — Tu as fini ? *(Il se tourne de nouveau vers son écran.)* Anaïs Merle.
- (Pianote.)*
- GUS. — Qu'est-ce que ça dit ?
- BEN. — Jolie bichette.
- GUS. — Et à part ça ?
- BEN. — Un estancot de 20 mètres carrés dans le quartier des docks et un train de vie de pédégé.
- GUS. — A deux cents balles le tatouage... Il fait dans quoi, Colin le Chinois ?
- BEN. — Chantage.
- GUS. — Chantage à quoi ?
- BEN. — A l'Anaïs Merle. Ils en ont piégé tout un tas comme ça.
- GUS. — Des politiques ?
- BEN. — Un peu de tout, apparemment. Le dernier en date, je te le donne en mille : le pasteur Crow.
- GUS. — Crow, le boss de l'Église Planétaire ?
- BEN. — Son fils : celui qui prêche à la télé.
-

GUS. — Mais ces gens-là sont richissimes !

BEN. — Sans blague ? Pourquoi crois-tu qu'elle baise le fils Crow ? pour lui faire des petits Crow ?

GUS. — Si ça se trouve, elle baise aussi le père.

BEN. — Et le Saint Esprit.

GUS. — Laisse Dieu en dehors de tout ça, tu veux ?

BEN. — Tu crois en Dieu, toi ?

GUS. — Pas toi ?

BEN. — Je ne vois pas pourquoi je devrais croire en quelqu'un qui n'a jamais voulu croire en moi.

GUS. — Allons donc.

BEN. — Tu as déjà entendu Dieu dire quelque chose de positif sur mon compte ? Pas un mot, rien.

GUS. — Mais tu ne peux pas raisonner comme ça, voyons.

BEN. — Sans blague ? *(Se dévisagent. Un temps. Sonnerie du téléphone de Ben, qui décroche.)* Allô ? *(Il raccroche.)*

GUS. — Personne ?

BEN. — Tonalité.

GUS. — Pour revenir à Dieu - *(Son téléphone sonne à son tour. Il décroche.)* Oui ? *(Il raccroche.)*

BEN. — Eh bien ?

GUS. — Toujours pareil.

BEN. — Commence à me courir sérieusement.

GUS. — Oui, je disais -

BEN. — Et cesse de parler de Dieu, tu veux ? *(Se dévisagent. Un temps.)*

GUS, désignant son téléphone. — Tu crois que c'est Lui qui - ?

BEN. — Tout ça n'a absolument rien à voir avec Dieu, c'est clair ?

GUS, s'épongeant. — Ça va : rien à voir avec Dieu, si ça peut te faire plaisir, mais je te fais remarquer que ce n'est pas moi qui - *(L'ordinateur de Ben fait entendre un signal sonore.)*

BEN, consultant son écran. — Connexion ! Elle vient de passer devant la Geier Bank. *(Pianote.)* C'est parti.

GUS. — Qu'est-ce que je dois faire ?

BEN. — Ce que tu fais d'habitude, pardi ! Tu sors ton bouffeur de merde de sa boîte, et tu fais ta petite affaire.

GUS. — Ma petite affaire ?

BEN. — Ce que tu fais d'habitude, quoi.

GUS. — Je ne fais aucune "petite affaire", comme tu dis.

BEN. — Tu n'as qu'à faire la grosse, si tu préfères.

GUS. — Ne me pousse pas à bout.

BEN. — Fais ce que tu as à faire, bordel, qu'on en ait le coeur net !

GUS. — Je lui parle, point final.

BEN. — Eh bien, fais-le ! *(Gus soulève le couvercle de la boîte.)*

GUS, *après un temps.* — De quoi faut-il que je lui parle ?

BEN. — Est-ce que je sais ? De quoi lui parles-tu d'habitude ?

GUS. — C'est-à-dire, je ne sais pas. *(Se dévisagent. Un temps.)* Je sais que ça peut paraître - C'est pourtant la vérité, je t'assure : je sais que je lui parle, mais, si tu veux

-

BEN. — Je ne veux qu'une chose : que tu lui parles. Le reste ne m'intéresse pas.

GUS, *lui tendant la boîte.* — Tu ne voudrais pas essayer ?

BEN. — Tu veux dire, moi ? Que je parle à ton - ? qui bouffe de la - ? *(Se dévisagent. Un temps.)* File-moi ça. *(Gus lui remet la boîte. Il l'ouvre, observe l'insecte un instant, puis se met à parler.)* Ça doit se passer comme ça, y'a pas : peu important les mots, on ouvre le bec et c'est parti : le bunker se transforme en passoire, et la passoire inonde la ville. Qu'est-ce que je raconte ? Ce n'est pas mon *STYLO*, pas mon *STYLO*, tu n'es pas un *STYLO*, p'tit bonhomme — je ne suis pas un *STYLO*, monsieur, je suis ton fils — mon p'tit *STYLO* — qui parle ? qu'est-ce que je raconte ? qui inonde la ville ? Est-ce que c'est toi, monsieur ? — Celle-là, je la reconnais : c'est Jeannette, la fille de la Raymonde, avec ses sandales vertes et sa collection de capsules de bière, Jeannette à la plage, Jeannette au pré, avec ses couettes — arrête un peu, Ben, à la fin, arrête ou j'te ! — Y'a pas d'arêtes dans l'bifteck ! Et toc ! Qu'est-ce que je raconte ? *(Gus a pris les commandes de l'ordinateur de Ben, et suit sur l'écran les agissements d'Anaïs Merle.)* C'était dans les années, dans les années, dans ces années-là, ou pas loin, sacrée époque, mais nous le savions pas, comment l'aurions-nous su ?, ces années-là, le temps s'accélérait jusqu'à devenir impalpable, dans ces années-là le temps avait cessé de passer, croyions-nous, mais c'était tout le contraire, comme de juste : le temps fuyait par tous les bouts, nos vies le vomissaient au pied des arbres, nous le pissions dans l'herbe, nous le crachions sur les trottoirs, nous le buvions jusqu'à plus soif, le temps, le temps, qu'est-ce que je raconte ? qu'est-ce que c'était pour nous que le temps ? je te demande un peu, qu'est-ce que c'était, le temps ? sinon du rien marqué

d'une flèche : une flèche, pas une cible, non : une simple flèche nous expédiant là-bas, plus loin, devant, à l'infini, lisse, transparent, pas même un souffle tiède, une haleine, une brise légère, une bruine d'automne, un soleil trop pesant, que dalle : d'ici à là-bas, à l'extrême là-bas, au-delà du là-bas que tu vois, d'ici à là : que dalle, ce qui veut dire : page blanche, no man's land : tu es bel et bien le premier homme sur terre : personne ne sait, n'a su avant toi, ce que c'est que de vivre : le premier vivant : le premier pensant : le temps est vierge : l'humanité balbutiante : portrait craché de ces années-là, ces foutues années-là. Qu'est-ce que je - ?(Pause.) Puis l'obstacle a surgi, oui : l'obstacle. Et nous nous sommes déculottés devant l'obstacle. Et nous nous sommes vendus pour une poignée de pain et quelques médailles (nous tuerions père et mère pour une médaille), nous avons léché les bottes de nos envahisseurs, nous avons acquiescé à notre esclavage, nous avons remercié ceux qui spoliaient nos biens, nous avons hurlé des hurrahs ! des bravos ! au passage du cabriolet du tyran, et quand nous nous sommes réveillés, rappelle-toi, le rêve s'était évanoui : il n'y avait jamais eu de cabriolet dans la vraie vie, ni de tyran à acclamer, mais nous nous sommes réveillés flics dans la vraie vie, dans le cabriolet du temps, et le tyran, c'est nous, et personne d'autre !

GUS. — Ça y est : elle sait.

BEN, *poursuivant*. — Nous ne savons rien, et nous savons tout : tout ce que font les gens, rien de ce qu'ils sont, et que sont-ils, à la fin, sortis de ce qu'ils font ? Que savons-nous de ce que sentent les gens ? De ce que savent les gens ? De ce que rêvent les gens ? Que savons-nous de ce qui dépasse ? de ce qui fuit ? de ce qui déraille ?

GUS, *écran*. — Elle est rentrée sur la V5 au kilomètre 15, sortie au 19, aussitôt rentrée en sens inverse, c'est le retour au 15 et hop, sortie, direction le 19. (A Ben.) Je te dis qu'elle sait.

BEN, *poursuivant*. — Nous savons tout, et nous ne savons rien. Le flic sait tout et ne sait rien, voit tout, entend tout, n'apprend que dalle. Colin le Chinois et sa carte de Chine tatouée dans le dos : tout ce qu'il y a à savoir, c'est-à-dire rien. Un seul poil du cul de Colin le Chinois en sait davantage sur Colin le Chinois que tous les flics de la terre. Et cependant nous autres flics savons tout ce que nos chefs s'imaginent qu'il y a à savoir sur Colin le Chinois : rien de ce qu'a fait, fait ou s'apprête à faire Colin le Chinois ne nous est étranger : mais nous ne savons rien, pas une broque, nib ! Ce que nous autres flics connaissons des gens c'est la couleur, la taille, la texture et l'odeur de leurs excréments : la merde et rien d'autre : imagine une

humanité qui ne connaîtrait d'Einstein, de Mozart et de Cervantès que les photos d'archives de leurs étrons respectifs !

GUS, *écran*. — Et c'est reparti pour un tour. *(A Ben.)* Qu'est-ce qu'on fait ? Ben, tu m'entends ? Ben ! Qu'est-ce qu'on fait ? On ne va tout de même pas la -

BEN, *poursuivant*. — Peut-on reconstituer un homme d'après l'un de ses étrons ? Aux scientifiques de le dire !

GUS, *à Ben*. — Arrête, Ben : elle accélère.

BEN, *poursuivant*. — Pour moi, l'homme commence, là où finit l'étron.

GUS, *à Ben*. — Arrête, je te dis !

BEN, *poursuivant*. — Que savons-nous de la grandeur des petits salauds ? de la beauté des ordures ?

GUS, *à l'écran*. — Ralentis, bon dieu ! mais ralentis ! Merle, m'entendez-vous ?

BEN. — Que savons-nous de la compassion de l'assassin ? de la pudeur de la pute ?

GUS, *à Ben*. — Ferme-la, Ben. Ferme la boîte ! *(A l'écran.)* Anaïs, soyez raisonnable !

BEN. — Que dalle.

GUS. — Stop ! *(Il arrache la boîte des mains de Ben, et la ferme aussitôt, puis il retourne à son écran .)* 4 kilomètres en 65 secondes : 220 à l'heure ! Elle va se crasher.

BEN. — Qu'est-ce qui t'arrive ?

GUS, *écran*. — Lève le pied, bordel ! Lève le pied ! Voilà, oui ! c'est ça, ma jolie : ralentis ! t'as toute la vie devant toi ! doucement, tout doux, c'est ça, c'est fini, oh bon dieu ! *(Il s'éponge.)*

BEN. — A qui parles-tu ?

GUS. — Anaïs Merle, ça te dit quelque chose ?

BEN. — Très vaguement. C'est une fille du service ?

GUS. — La preuve est faite, vieux.

BEN. — Ah oui ?

GUS. — Et bien faite. *(Écran.)* Elle a bifurqué vers l'aire de repos du kilomètre 17. On va pouvoir souffler un peu.

(Se dévisagent. Un temps.)

BEN. — Excuse-moi : de quoi s'agit-il, au juste ?

GUS. — Bien ce que je pensais : tu as eu une sorte d'absence, Ben.

BEN. — A d'autres.

GUS. — Puisque je te le dis. Tu as ouvert la boîte, tu as regardé Rex et tu as commencé à lui parler.

BEN. — Moi ? Parler à ce - ? Pour qui me prends-tu ?

GUS. — Très vite, la fille que nous avons pris en filoché a su que nous la pistions, et elle s'est mise en boucle. Plus tu parlais, plus elle accélérât. En quelques tours, elle a grimpé jusqu'à plus de deux fois la vitesse autorisée sur ce tronçon. Si je ne t'avais pas repris la boîte, elle aurait continué d'accélérer, et ne serait plus à l'heure qu'il est qu'un demi quintal de bidoche éparpillée sur de la tôle froissée.

(Se dévisagent. Un temps.)

BEN. — Qu'est-ce que j'ai dit ?

GUS. — Des tas de trucs sexuels. Carrément dégueulasses.

BEN. — Sans blague ?

(Se dévisagent. Gus s'éponge.)

GUS. — La preuve est faite, Ben. Ça fuit.

BEN. — OK, la preuve est faite : ça fuit. J'ouvre la boîte, la fille est au parfum. Je parle à ton cafard -

GUS. — Pas un cafard, Ben.

BEN. — A ton cancrelat, elle accélère. Tu en déduis quoi ?

GUS. — J'en déduis que ça fuit.

BEN. — Que ça fuit par où ?

GUS. — Mais, par la boîte. Quand on ouvre la boîte, ça fuit.

BEN. — Comment l'avons-nous prouvé ?

GUS. — Eh bien, mais en on ouvrant la boîte, et - *(Se dévisagent. Gus s'éponge.)*

C'est impossible, voyons.

BEN. — La preuve est faite, Gus, tu l'as dit toi-même.

GUS. — Tu veux dire qu'il suffit qu'on lui - ?

BEN. — Qu'on lui parle, affirmatif. Ça ouvre un truc. Ne me demande pas quoi. Le fait est que ça l'ouvre. Dès qu'on lui parle, ça se met à fuir : les gens savent ce qu'ils ne devraient pas savoir, tous les secrets sont éventés : ça fuit par ton cafard.

GUS. — Pour la dernière fois, Ben, Rex n'est pas un - *(Se dévisagent. Gus s'éponge.)* Il y a une chose que je ne comprends pas.

BEN. — Une seule, vraiment ?

GUS. — Pourquoi accélérât-elle ?

BEN. — C'est ça : pourquoi ? Et pourquoi le seul fait de regarder une bestiole suffit-il à provoquer une absence ? Et quel besoin avons-nous de parler à une bestiole ? Et pourquoi Colin le Chinois s'est-il fait tatouer une carte de Chine dans le

dos ? Et pourquoi des types comme toi sont-ils laissés en liberté, au lieu d'être enfermés à l'asile, où est de toute évidence leur place ?

GUS. — D'après moi, elle aussi a eu, comment, une sorte, euh, d'absence. Mais quel besoin d'accélérer ?

BEN, *désignant la boîte*. — Pourquoi tu ne poses pas la question à ton pote le bouffeur de merde ?

(Se dévisagent. Un temps. Gus s'éponge, puis ouvre la boîte.)

GUS. — C'est moi.

BEN. — "Coucou, chéri, c'est moi, qu'est-ce qu'on mange ?"

GUS. — "Moi" ? Connais pas. — Moi : Gus. — Posez votre question, Gus. — Euh, pourquoi a-t-elle, euh comment, accéléré ? voilà — Je consulte mes bases de données, Gus, c'est l'affaire d'une seconde. — Mais depuis quand les insectes, je veux dire les, enfin qui êtes-vous, à la fin ? — Qui je suis, Gus ? Eh bien, moi, je suppose. Qui voulez-vous que je sois ? — Je ne sais pas, je me disais, vous parlez comme un — J'ai votre réponse, Gus. Rappel de la question : Euh-pourquoi-a-t-elle-euh-comment-acceléré ? La réponse est : pour aller plus vite. — Mais plus vite vers quoi ? — Une réponse par question, Gus. Une question par réponse. Désirez-vous poser une deuxième question ? — A combien de questions ai-je droit ? — A deux questions, Gus. Votre crédit est donc épuisé. Sorry. Bye bye. *(A Ben.)* Mon crédit est épuisé.

BEN. — Sans blague ?

(Se dévisagent. Gus s'éponge. Un temps.)

GUS. — Tu sais ce que je pense ?

BEN. — Oui : rien.

GUS. — En fait, tout change. Ça n'arrête pas de changer, tout change tout le temps. Du coup, impossible de comprendre : tu ne peux pas dire qu'une chose est comme elle est, puisqu'au moment où tu le dis, elle n'est déjà plus comme lorsque tu as pensé ce que tu t'apprêtais à dire, tu me suis ?

BEN. — C'est parfaitement clair.

GUS. — Rex n'est pas Rex, il n'est jamais Rex puisque Rex n'arrête pas de changer. Ça fuit par Rex, mais jamais de la même manière, une fois les mots, l'autre fois l'absence. A l'instant, Rex parlait ordinateur. Il était un ordinateur. Mais dans une heure, va-t-en savoir.

GUS. — Ben. *(Celui-ci le rejoint devant l'écran.)* On dirait un message.

BEN. — C'EST un message.

GUS, *lisant*. — “Tu ne sais pas ce que c’est. Tu ne le sauras jamais. C’est moi. : moi c’est moi, pas un autre. Tu ne peux pas savoir ce que c’est qu’être moi.” Ça me dit quelque chose. *(L’ordinateur fait entendre un souffle, un chant, une imitation de pet avec la bouche, un rire bref. Étincelles, fumées.)*

BEN. — Planque-toi ! *(Il dégaine et braque l’écran.)*

GUS. — Ne tire pas, Ben ! C’est moi ! *(Ben baisse son arme.)* C’est moi : mon grand-père pétait à table, tu comprends ? et ça nous faisait rire, alors je l’ai raconté à Rex. En fait, Rex n’est pas Rex, tu comprends ? Il n’est jamais tout à fait Rex, une fois pour toutes Rex, comme le Service est le Service, ou Colin le Chinois un type avec une carte de Chine tatouée dans le dos. Rex n’est jamais TOUT A FAIT Rex, MON Rex, parce que Rex n’arrête pas de changer. A l’instant, Rex était un peu dans sa boîte, et beaucoup dans la bécane. Tout change tout le temps, tu comprends ? Du coup, impossible de comprendre, puisque tu ne peux pas dire qu’une chose est comme elle est, étant donné qu’au moment où tu le dis, elle n’est déjà plus comme tu as pensé ce que tu t’apprêtais à dire, tu me suis ?

BEN. — C’est limpide.

GUS. — A présent que Rex est devenu un morceau de la bécane, la bécane est devenue un morceau de moi, alors elle raconte l’histoire de mon grand-père qui pétait à table. En fait, c’est tout simple.

BEN. — Tout simple. *(Gus s’éponge.)*

GUS. — Maintenant, j’y vois clair, Ben. En fait, tout se résume à une histoire de glissement. Une partie de l’identité de l’ordi est devenue vacante et a, en quelque sorte, aspiré Rex.

BEN. — Tu sais que tu es un vrai poète, Gus ? Non, je t’assure. Là, vraiment, tu m’épates.

GUS. — Ne plaisante pas avec ça, Ben. Je suis aussi emmerdé que toi.

BEN. — Laisse-moi en dehors du coup, tu veux ? Moi, je n’élève pas des cafards en douce.

GUS. — Rex n’est pas un cafard !

BEN. — Non, Rex n’est pas un cafard. Rex est un putain d’ordinateur à pattes, bouffeur de merde et de cervelle. Tout ça est parfaitement clair, mon petit : les ordinateurs *aspirent* les cafards, les hommes *aspirent* les ordinateurs, et allez donc !

GUS. — Je sais que ça peut paraître -

BEN. — Ferme-la, tu veux ! Tu ne sais rien, tu n’as jamais rien su ! Tu as introduit cette mouche-à-merde dans un service qui a bâti toute sa réputation sur sa fiabilité. Est-ce qu’un type qui chie tous les matins dans le bec d’un parasite est un flic fiable,

d'après toi ? Est-ce qu'un flic qui introduit clandestinement un nid à microbes dans un local hors-poussière est digne de la confiance de ses supérieurs ?

GUS. — Tu vas me balancer, c'est ça ?

BEN. — Te dénoncer, nuance. Tu leur expliqueras le coup du glissement.

GUS. — Tu sais ce que ça signifie, Ben.

BEN. — Simple histoire de glissement, mon petit. Rex se change en ordi. L'ordi se change en Gus. Et Gus... (*Il fait le geste de se trancher la gorge du pouce de la main droite.*) Attends voir un peu. Si je te comprends bien, les ordinateurs aspirent les cafards, les hommes aspirent les ordinateurs, et - juste une question, Gus : par qui les hommes sont-ils sensés être aspirés, à leur tour ?

GUS. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

BEN. — Ce que je veux dire ? Tu sais parfaitement ce que je veux dire. J'ai idée que ça fait même un moment déjà.

GUS. — Je ne sais rien du tout, Ben. Tu l'as dit toi-même. Je reconnais que c'était une bêtise, mais -

BEN. — Une *bêtise*, dis-tu ?

GUS. — Une faute grave, Ben, je le reconnais. A présent je m'en rends compte. Qui aurait pu avoir des conséquences, des conséquences -

BEN. — Irréparables ?

GUS. — C'est ça.

BEN. — Des *conséquences irréparables*, parfaitement.

GUS. — Oui, enfin, je veux dire, si jamais, enfin tu me comprends.

BEN. — Si je te comprends, mon petit ? Tu n'imagines pas à quel point.

GUS. — Ecoute, tu ne crois pas qu'on devrait -

BEN. — N'approche pas ! Ne bouge plus, OK ? Ne t'avise surtout pas de bouger.

GUS. — Mais enfin qu'est-ce qui te prend ?

BEN. — La ferme. Et ne me regarde pas non plus, c'est clair ? Est-ce que c'est clair ?

GUS. — Comme tu voudras, Ben, je regarde où tu me dis.

BEN. — La boîte, Gus. Regarde la boîte.

GUS. — La boîte ?

BEN. — C'est ça, ouais : la boîte. Alors comme ça, Rex est devenu l'ordinateur, hein ?

GUS. — Il y a de ça, oui.

BEN. — Et l'ordinateur est devenu Gus, pas vrai ?

GUS. — Une sorte de Gus, oui.

BEN. — Et toi, Gus, quelle sorte de chose es-tu devenu ?

GUS. — Moi ? Comment ça, quelle sorte de - (*Le regardant de nouveau.*) Je suis là, devant, toi, non ?

BEN. — Tes yeux sur la boîte ! La boîte, Gus.

GUS, *obtempérant..* — La boîte, oui.

BEN. — Ouvre-la.

GUS. — Que j'ouvre la - ?

BEN. — Ouvre la boîte, Gus. (*Gus s'exécute à regret.*) Alors ?

GUS. — Elle est vide, Ben.

BEN. — Sans blague ? (*Il lève lentement son arme vers le visage de Gus. Les deux hommes se regardent fixement.*)

NOIR